

# Traductions françaises du *Canzoniere* de Pétrarque

Georges BARTHOUIL

Université d'Avignon  
georges.barthouil@wanadoo.fr

## RESUMEN

Dans le cadre de la réception en France de la poésie de Pétrarque, l'auteur analyse les traductions françaises du *Canzoniere*, disponibles actuellement en librairie, c'est-à-dire celles de Gramont (1842), Genot (1969), Blanc (1988) et celle de Boillet et Rochon (1994). Il compare les quatre versions des *canzoni* «Vergine bella», «Italia mia» et du sonnet «Valle che dei miei lamenti...», faisant l'éloge des plus récentes, tout en déplorant le peu d'attention accordée par les éditeurs français à l'œuvre poétique italienne de Pétrarque, en dépit de la célébration du septième centenaire, occasion de nombreuses publications concernant les œuvres latines.

**Palabras clave:** Pétrarque, traduction, langue française, poésie italienne.

## *French Translations of Petrarch's Canzoniere*

## ABSTRACT

In the framework of the reception in France of Petrarch's poetry, the author analyses the translations of the *Canzoniere* into French, mainly those of Gramont (1842), Genot (1969), de Blanc (1988) and Boillet and Rochon (1994). He compares the four translations of the songs «Vergine bella», «Italia mia» y «Valle che dei miei lamenti miei...», praising the most recently published one, but regretting the scarce attention paid to Petrarch's poetic works by the French publishers.

**Key words:** Petrarch, translation, French.

La commémoration du septième centenaire de la naissance de Pétrarque a été marquée en France par une grande effervescence éditoriale. Cependant, de façon paradoxale, (peut-être seulement en apparence?) ce sont les œuvres latines exclusivement qui ont fait l'objet de traductions.

Tous les textes majeurs sont désormais publiés en français chez Jérôme Million (sous la direction de Christophe Carraud) tandis que Pierre Laurens dirige pour Les Belles Lettres l'édition bilingue de la *Correspondance latine* et de l'*Africa*. Déjà sont disponibles en librairie quatre volumes des *Lettres familières* (sur sept en tout) et trois volumes des *Lettres de vieillesse* (sur six).

Le paradoxe serait qu'on n'ait pas du tout songé à donner de nouvelle traduction du *Canzoniere*.

Pour l'heure on ne peut trouver en librairie que deux traductions complètes et deux choix anthologiques.

1°) *Poésies de Pétrarque. Canzoniere*, traduction de Ferdinand L. de Gramont, réédition de 1983 (coll. Poésie, Gallimard, Paris) du texte publié à l'origine sous le titre *Poésies de Pétrarque* en 1842 (Paris, Charpentier). Il s'agit d'une traduction en prose.

2°) *Pétrarque, Canzoniere, Le Chansonnier*, édition bilingue de Pierre Blanc, Classiques Garnier, Paris, 1988; traduction en vers.

Les éditions partielles disponibles sont:

1°) *Dal Canzoniere, Le Chansonnier*, édition bilingue, traduction en vers par Gérard Genot, Aubier-Flammarion, Paris, 1969.

2°) Un choix limité (57 textes, sauf erreur, dont deux fragments des *Triumphes*), in *Anthologie bilingue de la Poésie italienne*, Gallimard, Paris, 1994, édition établie sous la direction de Danielle Boillet (divers collaborateurs-traducteurs). En ce qui concerne Pétrarque, la notice est établie par Danielle Boillet (qui, en 1994, donne toujours pour constante l'identification de Laure avec Laure de Noves). Les traductions des textes de Pétrarque sont réparties de façon à peu près égale entre deux traducteurs seulement: Danielle Boillet et André Rochon.

Paradoxe donc que les poèmes en «*volgare*» qui avaient fait la célébrité universelle du Poète (après avoir fait oublier, à la longue, les traités moraux en latin) ne disposent pas en français de traduction récente, alors même que le septième centenaire aurait pu ranimer l'intérêt? Peut-être, peut-être pas. En tout cas on doit pouvoir expliquer une telle indifférence.

Il existe plusieurs éléments d'explication.

-Tout d'abord il s'agit de poésie et le siècle est devenu tout-à-fait opaque à l'expression lyrique. On entend de toute part répéter que les «grands» textes poétiques de notre temps sont ceux des «rappeurs» (même plus Trenet, Brassens, Léo Ferré ou Jacques Brel comme on le disait encore il y a quelques années).

-Ensuite la langue de Pétrarque apparaît au lecteur moderne comme archaïque, démodée ou carrément «ringarde» et les subtilités morales et amoureuses qu'elle exprime, dissèque et analyse, semblent totalement ridicules.

-Bref le Pétrarque poète n'intéresse plus personne (il est d'ailleurs en très bonne compagnie avec -s'agissant de la littérature française- les grands Classiques, les Romantiques, les Parnassiens, les Symbolistes, etc., etc...).

Disons deux mots de la «réception» de Pétrarque en France.

Dans le *Pétrarque et le pétrarquisme* de Jean-Luc Nardone l'auteur distingue trois fortunes de Pétrarque en France. La «première fortune» concerne l'œuvre latine admirée de tous les lettrés: «ainsi Charles V fait-il traduire en français vulgaire, dès 1378, le *De remediis utriusque fortunae*» (Nardone 1998:47). En revanche l'œuvre en *volgare* était peu appréciée et par ailleurs les attaques de Pétrarque contre les Français et son choix de retourner en Italie le font considérer comme une sorte de traître et de «calomniateur» (Nardone: 1998).

Cependant les relations belliqueuses mais aussi artistiques et culturelles toujours plus intimes avec l'Italie, l'intérêt pour le développement des langues nationales vulgaires, à l'exemple de l'italien (dont le vocabulaire à l'époque envahit et colonise même le français) font que l'admiration se déplace, concernant Pétrarque, du moraliste au poète qu'on commence à imiter.

Ce sera la «deuxième fortune» de Pétrarque en France où se développe la poésie lyrique. Le sonnet est introduit en France par Clément Marot (1496?-1544) et Mellin de Saint-Gelais (1491-1558). Ils connaissent l'italien, ont voyagé et séjourné en Italie. Ils connaissent le *Canzoniere*. Marot traduit une *canzone* et six sonnets. L'École lyonnaise s'inspire directement de Pétrarque avec Maurice Scève (1500? - 1560) et sa *Délie*, Pernette du Guillet (1520-1545), Louise Labé (1520?-1565), Pontus de Tyard (1521-1605). Lyon est alors un centre culturel et éditorial important. Particulièrement on y publie des textes en italien et Pétrarque, avant tout autre.

Nous abordons la période du pétrarquisme français triomphant. C'est la «troisième fortune» de Pétrarque. Les poètes de la Pléiade sont «imbibés» d'italien et d'italianisme. Ils savent l'italien et ont lu outre Pétrarque, Boccace et l'Arioste (qui exercera une considérable influence en France au XVII<sup>e</sup> siècle (Cioranescu 1970).

Pétrarque est alors infiniment lu et «imité». Assez curieusement il est plus imité que traduit. Mais ce n'est pas si étrange: on le lisait dans le texte. A cette époque toutes les personnes cultivées parlaient italien.

Tous les poètes de la Pléiade adoptent les formes italiennes, à commencer par le sonnet. Tous composent des «chansonnières» à la louange d'une seule dame, Du Bellay, Ronsard, Pontus de Tyard, Desportes, Jodelle, Baïf. Une seule dame qui peut être remplacée par une autre. Ce devient même la règle. Il suffit de songer à Ronsard qui dédie ses sonnets successivement à Cassandre, Marie, Hélène, *etc...* La gloire de Pétrarque semble alors adamantine...

Et pourtant on commence à se lasser de cette poésie à *topoi*. D'autant que de la part des Français les amours chantées n'ont aucune dimension platonicienne. Donnons un seul exemple d'anti-pétrarquisme français précoce. Il s'agit de celui d'Antoine Héroët (1492-1568). Ce néo-platonicien ficinien présente au roi en 1536 son *Androgyne*, adaptation du *Banquet*. Il publie (à Lyon, bien sûr, en 1542) sa *Parfaite Amie* qui connaîtra 15 éditions, où il exprime son dédain pour la rhétorique pétrarquiste. Cette œuvre aura un grand rayonnement et sera particulièrement admirée par Ronsard.

Citons cet extrait du 3<sup>e</sup> livre de *La Parfaite Amie*:

Tous les écrits et larmoyants auteurs,  
 Tout le Pétrarque et ses imitateurs  
 Qui de soupirs et de froides querelles  
 Remplissent l'air en parlant aux étoiles  
 Ne fassent point soupçonner qu'à aimer,  
 Entre le doux, il y a de l'amer.  
 .....  
 Fuyez ces sots et lourds persuadeurs  
 Pour vous tirer qui n'ont d'autres aimants  
 Que conter maux qu'ils souffrent en aimant.  
 En tels fâcheux et forgeurs de complaints  
 Ne trouverez que mensonges et feintes...  
 .....

Un vrai amant en contant ses désirs  
 Proposera mille nouveaux plaisirs  
 Aura tant d'aise et d'heur à savoir dire  
 Comme il ose penser ce qu'il désire.

C'est pré-voltairien...

Héroët, devenu ecclésiastique, évêque de Digne en 1552, se taira dès lors ...

Revenons aux quatre traductions, complètes ou partielles, qu'on peut se procurer en ce moment chez le libraire. Nous les présenterons cette fois en suivant l'ordre chronologique.

D'abord celle de Gramont (1842), puis celles de Genot (1969), de Blanc (1988) et enfin de Boillet et Rochon (1994).

1°) La traduction de F.L. de Gramont paraît donc en 1842 sous le titre *Poésies de Pétrarque*. Le comte de Gramont est homme de lettres, poète, moraliste, éditeur d'Andersen, traducteur du Livre de Job et surtout auteur de livres pour enfants publiés dans la Bibliothèque rose. Il ne sembla pas qu'il ait voulu expliquer lui-même ses principes de traduction.

Voici ce qu'en dit Jean-Michel Gardair qui préface et annoté la réédition de 1983:

Tout en lui conservant son style qui a le grand mérite de n'esquiver aucune des figures de Pétrarque, nous avons corrigé sa traduction sur les quelques points où lui faisaient défaut les lumières de l'érudition contemporaine, de même que nous avons rétabli, dans la succession des poèmes, l'ordre qui s'impose, depuis la découverte, par P. de Nolhac, du manuscrit attestant les dernières volontés de Pétrarque...

2°) La traduction partielle de Genot, en vers (1969). Gérard Genot, universitaire (comme les trois autres traducteurs qui suivront) a fait précéder ses textes de Pétrarque par une assez longue «Note sur le texte et la traduction» (Genot 1969 : 45-52) où il expose sa méthode. Il dit qu'il a eu «constamment» sous les yeux les précédentes traductions de «P.L. Ginguéné, H.Cochin, A.Valentin, F.Brisset». Genot donne son avis sur ces traductions. S'agissant de la traduction en prose de Ginguéné, elle «ne manque pas de mérite», mais elle fait perdre «une grande partie des caractéristiques du langage de Pétrarque» (...) (elle) «dilue fortement le texte harmonieux mais ramassé de Pétrarque»... (c'est plutôt) «une traduction-explication qu'(..) une véritable translation».

2.1) La traduction de Cochin est bien meilleure «car elle repose sur les recherches d'un spécialiste et sur une conscience très sûre des buts et des limites de la traduction». Cochin a exprimé ses principes que Genot va citer car il les a faits siens: «J'ai estimé (c'est Cochin qui écrit) qu'il fallait donner chaque poème intégralement (...) en traduisant vers par vers (...). Je tente (...) de suggérer l'harmonie de poèmes extraordinairement musicaux (...). Cela mène à des inversions, à des tournures contraintes, à quelques archaïsmes; je l'évite, mais il arrive que j'y sois

amené par force (étant donné les caractéristiques) de la poésie italienne du XIV<sup>e</sup> siècle:

2.2) «Les quelques traductions (14 textes) de Valentin s'inspirent visiblement des mêmes critères».

2.3) Les traductions de F. Brisset représentent «un travail de plus de trente-cinq ans». «La traduction de F.Brisset, tout comme celle de Cochin, est pleine d'éminentes qualités, et reste exemplaire». Cependant le temps a passé: «Ce que nous demandons maintenant (1969) c'est de nous restituer (...) l'effet produit par le texte sur le lecteur de la langue d'origine et en même temps de laisser au texte quelque chose de son étrangeté».

C'est en vertu de ces «exigences» (pour le moins un peu contradictoires) que Genot a adopté «quelques principes complémentaires de traduction».

Voici ces principes: «il faut tenter d'identifier les caractères dominants du discours, le ou les systèmes dont le jeu est le plus visible et soumet celui des autres à son fonctionnement. Dans le cas de Pétrarque, la difficulté est augmentée par le fait qu'il s'agit d'une langue ancienne dont la syntaxe et le lexique ont en partie vieilli...»

«Nous n'avons pas cherché à rimer (...) car il y avait danger d'artifice».

Problèmes du mètre. Pétrarque écrit en hendécasyllabes et en heptasyllabes. Les équivalents français seraient le décasyllabe et l'hexasyllabe. On a cependant tendance à choisir l'alexandrin au lieu du décasyllabe.

Selon le cas Genot choisira le décasyllabe ou l'alexandrin mais s'en tiendra à l'hexamètre pour rendre le heptasyllabe.

Choix raisonnable. Plus discutable: «Nous avons souvent supprimé le pronom personnel sujet, nous n'avons pas reculé devant certaines inversions anciennes. Nous avons également repris quelques acceptions vieilles (...).»

Quant à l'état historico-linguistique, Genot pense que «l'état de la langue française le plus susceptible de produire le dépaysement historique nécessaire à la perception de certaines résonances du texte italien est celui du XVI<sup>e</sup> siècle, et plus celui de Du Bellay et de Louise Labé que de Ronsard». On risque de tomber dans l'«anachronique» et l'«arbitraire».

3°) La traduction de Pierre Blanc, bilingue, en vers, et complète.

Le traducteur, dans un court «Avertissement», (Blanc 1988: 47-48) explique ce qu'il a voulu faire: «Pour ce qui est de la traduction, nous avons cherché à conjuguer l'exactitude sémantique et la fidélité syntaxique, tropologique, voire lexicale (...). Ces priorités (...) ont évidemment limité (...) nos possibilités sur les métriques et la rythmique. Nous nous sommes cependant (...) imposé de ne pas dépasser la mesure de l'alexandrin».

L'alexandrin cependant, dit Blanc: «nous semble le mieux correspondre au caractère canonique de l'hendécasyllabe pétrarquien. Comme G.Genot, nous avons choisi de supprimer le pronom personnel sujet lorsque c'était nécessaire, et de conserver intégralement le régime des inversions».

Il reste «au lecteur» le soin «de restaurer les polysémies primitives».

Dans sa bibliographie P. Blanc indique les traductions suivantes: *Les sonnets de Pétrarque*, traduction en vers de E. Cabadé, Lemerre, Paris, 1907; la traduction de

F. Brisset; celle de N. Cochin; *Canzoniere*, choix et traduction de G. Nicolle, Lausanne, Mermod, 1955; *Dal Canzoniere* de G. Genot et une traduction partielle et par deux interprètes, A. Unghetto et C. Guilleau, Le Lamparo, 1982.

4°) La traduction à deux voix de la Pléiade; Boillet et Rochon.

Là encore nous disposons d'une déclaration de principe concernant l'ensemble des traductions de cette *Anthologie* qui parcourt l'ensemble chronologique de la Poésie italienne, des origines à nos jours.

Dans une «Note sur la présente édition» de *l'Anthologie*, Danielle Boillet, directrice de l'ensemble de la publication, expose les critères de traduction qui ont été adoptés pour l'occasion: «Le choix des textes ainsi que la définition des critères de traduction ont été menés de façon collective. La discussion, à deux, (le cas sans doute pour Pétrarque), trois ou quatre, d'un premier état de la traduction et de ses difficultés (...) a constitué une démarche largement pratiquée».

Cette pratique collective visait à «garantir» la justesse de la traduction et aussi à éviter les «dérives de la subjectivité», sans toutefois la bannir:

La recherche première du rythme a été constamment associée à la volonté de ne pas trahir (...) le déroulement d'une phrase poétique qui s'appuie avec ductilité en italien sur les ressources infinies de l'hyperbate... Néanmoins on a pu «sacrifier un mot, une figure mineure (...) on n'a pas hésité (...) à retrouver un mot moins usité aujourd'hui (tout en se gardant) d'un saupoudrage archaïsant.

Les traductions proposées sont originales pour les neuf dixième d'entre elles. Leurs auteurs sont des universitaires. Ce métier ne rend pas forcément poète (honnête lucidité!), mais il peut aider à ne pas trop trahir la poésie (...). Le souci de se plier aux contraintes métriques du texte et de n'utiliser, dans un même poème, que le nombre de mètres de l'original permet de suggérer une similitude visuelle entre l'original et sa traduction (...). L'hendécasyllabe et l'heptasyllabe, mètres de base de la poésie italienne, ont été rendus, le premier par l'alexandrin, ou le décasyllabe, le second par l'hexasyllabe et par l'octosyllabe.

Une certaine flexibilité métrique a donc été retenue.

Toutes les traductions de Pétrarque, rappelons-le, sont de Danielle Boillet et d'André Rochon.

Avant de procéder à quelques comparaisons, analyses et appréciations, je voudrais préciser certains points de vue, que je partage avec Leopardi, en regard à l'exercice de la traduction. L'exercice de la traduction, je peux en parler d'expérience.

D'une part tout au long de mes années d'enseignement je n'ai cessé de la pratiquer à l'usage de mes étudiants; et surtout dans le sens qui nous préoccupe ici, c'est-à-dire à partir de l'original italien vers la langue d'accueil, soit, en l'espèce, le français. D'autre part j'ai traduit divers textes littéraires; de l'italien, de l'anglais, du roumain et du grec moderne. Je me suis donc trouvé confronté aux innombrables problèmes qui se posent au traducteur; et qui ne sont pas exactement les mêmes selon la langue de départ, même si certains sont constants.

Je considère que ma traduction la plus importante (et qui m'a demandé plusieurs années de travail) est celle des *Canti* de Leopardi. Or Leopardi a lui-même beaucoup traduit, du grec et du latin essentiellement mais aussi quelques «bagatelles» (comme il disait) du français. L'une d'elle figure d'ailleurs dans les *Canti*, sous le titre *Imitation*, qui indique bien le choix d'une certaine liberté du traducteur.

Comme on le sait, encore de nos jours, on tient en peu de considération les traducteurs. Pourtant il n'est rien de si difficile que de bien traduire; et nulle critique n'est plus impitoyable que celle qu'on réserve au malheureux traducteur: on ne loue pour ainsi dire jamais les beautés; on condamne vertement la moindre faute. Le traducteur est un mal-aimé. Jamais espèce aussi utile n'a été traitée avec autant de dureté.

Leopardi considère au contraire qu'«un grand traducteur est un grand écrivain». Il pense aussi «par propre expérience que sans être poète on ne peut traduire un vrai poète» et que «pour devenir insigne traducteur il faut d'abord avoir composé et être un bon écrivain (...) en somme une traduction parfaite (est) plutôt une œuvre de vieillard que de jeune homme».

Leopardi estime qu'il ne faut traduire que ce qu'on aime. Autrement la traduction ne pourra qu'être médiocre. Par ailleurs les diverses langues se prêtent avec plus ou moins de bonheur à la traduction. Le français (on connaît les sentiments de «haine» que Leopardi éprouve envers cette langue) étant le plus impropre à l'exercice, par excès de raideur, pauvreté, manque d'harmonie, *etc...*, *etc...*

«Les Français n'ont aucune traduction (et laissez-les donc se vanter de Delille...). Seuls trouvent grâce à ses yeux les traductions ... d'Amyot: d'une brûlante modernité!» (Barthouil:1981).

Retenons (et nous y souscrivons) que seul un poète peut bien traduire un poète et qu'on ne traduit bien que les auteurs qu'on aime, c'est-à-dire avec qui on se sent en harmonie. Autrement dit on doit *choisir* ce qu'on traduit à moins que ce ne soit le texte qui choisisse son traducteur.

Nous ne parlons ici que de traductions *littéraires* et particulièrement de textes poétiques.

Il existe des traducteurs professionnels. Il en est d'excellents. Il en est aussi, beaucoup, de misérables, qui accumulent impropriétés, faux-sens, contresens, et autres barbarismes et solécismes. On s'aperçoit que les fautes sont très souvent dues à une mauvaise connaissance non tant de la langue originelle que de la langue française elle-même.

Pour la poésie actuellement on n'en traduit plus guère. Pour le roman cela va de l'élégance fidèle au charabia parfois incompréhensible.

Un cas particulier est la traduction de textes théâtraux. Il est pour ainsi dire impossible d'y être «fidèle aux mots» (comme disait Leopardi). En effet les dialogues du théâtre moderne en prose sont ce qu'il y a de plus fourni en idiotismes. Il faut donc très souvent remplacer (et non traduire) une expression par son équivalent dans la langue d'arrivée. Deux simples exemples: en français «toccare ferro», c'est «toucher du bois»; et «prendere due piccioni con una fava», c'est «faire d'une pierre deux coups».

Etre «fidèle» en traduisant des dialogues aboutirait à livrer au lecteur une suite de charades et de non-sens, enlevant tout son «*génie*» à la langue.

Examinons rapidement quelques exemples de traductions parmi celles dont nous disposons actuellement.

1°) La traduction en prose du comte de Gramont est assez «*prosaique*» précisément.

Deux courts exemples:

a) la conclusion de l'«Hymne à la Vierge» (comme l'intitule Gramont), la canzone CCCLXVI, «Vergine bella...»). Voici le texte italien:

Il di s'appressa, et non pote esser lunge,  
 sì corre il tempo et vola,  
 Vergine unica e sola,  
 e' l cor or conscienzia or morte punge.  
 Raccomandami al tuo Figliuol, verace  
 homo et verace Dio,  
 ch'accolga 'l mïo spirto ultimo in pace.

Et celui de Gramont:

Le jour s'approche et ne peut être loin; si rapide est l'essor du temps qui s'enfuit, ô Vierge unique et seule; et mon cœur est aiguillonné, tantôt par la conscience et tantôt par la mort. Recommande-moi à ton Fils, vrai homme et vrai Dieu, afin qu'à mon dernier soupir il me reçoive dans sa paix.

Le texte de Pétrarque est exceptionnellement fluide, et dépouillé. Le premier vers traduit par Gramont respecte absolument le texte. Mais «l'essor du temps», «mon cœur est aiguillonné» et même le «dernier soupir» sont des complications et des affadissements qui banalisent.

b) Passons à la *canzone* CXXVIII, «Italia mia» et à sa célèbre exhortation (qui sera reprise par Machiavel) des vers 87 à 96:

Perdio, questo la mente  
 talor vi mova, et con pietà guardate  
 le lagrime del popol doloroso,  
 che sol da voi riposo  
 dopo Dio spera; et pur che voi mostriate  
 segno alcun di pietate,  
 virtù contra furore  
 prenderà l'arme, et fia 'l combatter corto:  
 ché l'antiquo valore  
 ne l'italici cor non è anchor morto.

Le style est tout différent. Ce n'est plus celui maniéré d'une prière intime, mais c'est un ton éloquent *parénétiq*ue.

Voici la traduction de Gramont:

Pour Dieu, que ceci émeuve parfois votre âme; et regardez avec pitié les larmes du peuple affligé qui n'espère ce repos que de vous après Dieu, et pour peu



que vous donniez quelques signes de compassion, la vertu prendra les armes contre la fureur et la bataille sera courte; car l'antique valeur n'est pas encore morte dans les cœurs italiens.

La prose se calque au sens du texte italien et conserve fort bien son caractère éloquent et âpre. Cette *canzone* est en effet un des rares textes de Pétrarque à n'être pas du tout musical (de façon voulue d'ailleurs). Le style est guindé et lourd. Et l'on verra qu'en *vers* cette pesanteur est plus patente, dans les traductions de Genot, Blanc et Bollet.

2°) Voici comment s'en tire Gérard Genot:

a) tout d'abord s'agissant de la fin de «Vergine bella...»:

Le jour s'approche et ne peut être loin,  
Car le temps court et vole,  
O Vierge unique et seule,  
La conscience et la mort poignent mon cœur.  
Recommande-moi donc à ton Fils,  
Homme vrai et vrai Dieu.  
Qu'il accueille mon souffle dernier en sa paix

C'est une traduction fidèle et harmonieuse. «Souffle dernier» est peut-être peu naturel mais respectueux du texte italien. On n'a pas pu rendre dans les limites de l'alexandrin le «or»...»or» du quatrième vers que Gramont n'a pas de peine à rendre («tantôt»...»tantôt») en prose.

b) Maintenant s'agissant d'«Italia mia»:

Par Dieu, que votre esprit  
parfois soit touché et prenez en pitié  
les larmes de ce peuple douloureux  
qui de vous seul espère,  
après Dieu, son repos: pourvu que montriez  
un signe de pitié.  
Vertu contre fureur  
S'armera, et la lutte sera courte  
Car l'antique valeur  
Dans les cœurs italiens n'est pas encore morte.

La traduction du dernier vers est fidèle mais le vers est boîteux: pour faire un alexandrin il faut compter la syllabe muette «ques» (d'«italiques») comme étant la première syllabe d'un second hémistiche improbable. L'avant-dernier vers est un décasyllabe tout comme le troisième: soit. Plus ennuyeux (même si cela fait partie des critères revendiqués par le traducteur) la suppression du pronom sujet dans «pourvu que montriez»; alors qu'on pouvait choisir une synérèse et compter «triez» pour une seule syllabe, comme cela se produit souvent dans la versification classique.

3°) Venons-en à Pierre Blanc:

a) traduction de «Vergine bella...»:

Le jour s'approche, il ne peut être loin,  
Tellement court et vole le temps.  
O Vierge unique et seule,  
Et tout à tour mon cœur poignent conscience et mort.  
Recommande-moi à ton fils, véritable  
Homme et véritable Dieu.  
Qu'il reçoive mon esprit ultime en paix.

C'est une traduction honorable; pas très musicale et pas aussi lisse que le texte de Pétrarque. Un fâcheux vers (le second) de neuf pieds. Un autre de onze pieds (le cinquième).

En principe on devrait s'en tenir aux alexandrins, décasyllabes ou hexamètres. L'enjambement «verace//homo et verace Dio» est ingénieusement transposé (ce qui n'est pas le cas de Genot).

Néanmoins le dernier vers est discutable: «Qu'il reçoive mon esprit ultime en paix». D'ailleurs P. Blanc éprouve le besoin de justifier sa traduction par une note: «mon esprit ultime: la formule évoque à la fois la psychologie médiévale (...) et évangélique». Peut-être, mais le vers devient rocailleux (certes on dit «rendre l'esprit»)...

b) traduction d' «Italia mia»:

Par Dieu, que ces pensers votre âme  
parfois agitent; lors, regardez avec pitié  
les larmes du peuple malheureux,  
qui de vous seul repos,  
après Dieu, attend; et pour peu que montriez  
quelque signe de pitié,  
vaillance contre fureur  
prendra les armes et le combat sera bref,  
car l'antique valeur  
dans les cœurs italiques n'est par encore morte.

Les deux derniers vers semblent identiques à ceux de la traduction de Genot. Subtiles différences: Blanc préférera apocoper le «ques» d'«italiques» et orthographe «encore» (au lieu d'«encor») ce qui lui donne un pied de plus pour le second hémistiche. C'est plus agréable à l'oreille; même si ça «dilue» comme il a été dit. En revanche on ne voit pas pourquoi «pietate» n'est pas traduit comme «pietà»; «vaillance contre fureur» donne un heptasyllabe; tandis que «vertu» est généralement compris dans son sens latin. Blanc revendique les mêmes critères que Genot et en particulier le maintien des inversions. Pourquoi pas, en effet, quand ça n'aboutit pas soit à l'obscurité soit à la cacophonie: «Que ces pensers votre âme//parfois agitent...» c'est fâcheusement proche de «Marquise belle, vos yeux beaux d'amour

mourir me font». Même effet pour «seul repos//après Dieu, attend». Enfin le «lors» archaïque est mal venu, d'autant que le vers passe à treize pieds et sonne mal (la traduction de Genot est plus agréable).

En résumé (on pourrait fournir d'innombrables autres exemples), la traduction Blanc n'est pas généralement «plaisante» et ne se lit pas toujours sans heurts ou hésitations.

4°) La traduction de D. Boillet:

a) la traduction de «*Vergine bella...*»:

Le jour s'approche et ne saurait être encor loin,  
Car le temps court et vole,  
O Vierge unique et seule,  
Et tour à tour péchés et mort poignent mon cœur.  
Oh! recommande-moi, je t'en prie, à ton Fils,  
Homme vrai et vrai Dieu,  
Qu'il accueille mon souffle ultime dans sa paix.

Heureuse traduction, musicale, même si elle n'adhère pas d'assez près peut-être au texte. J'aurais préféré «conscience et mort» ou (même regrets...) à ce «péché» trop interprété.

Le premier alexandrin-tétramètre est bien trouvé. «Car le temps court et vole» n'est pas vraiment «si corre et vola». J'aurais vu: Tant court le temps et vole; avec même ce t - t qui rappellerait les t - t - t d' *A sé stesso* («Tale è l'età mortale»). N'empêche, c'est bien traduit.

b) la traduction de «*Italia mia*»:

Pour Dieu, que votre esprit  
S'en émeuve parfois: voyez avec pitié  
Les larmes que répand ce peuple douloureux,  
Qui de vous seuls espère  
Après Dieu son repos; montrez-lui seulement  
Un signe de pitié;  
Vertu contre fureur  
S'armera aussitôt pour une brève lutte  
Car l'antique valeur  
Dans les cœurs italiens n'est pas encore morte.

Enfin du français naturel et frais. Remarquons «vous seuls»; au lieu de «vous seul» chez Blanc (peut-être un *lapsus calami*), alors que Pétrarque s'adresse, comme le met Gramont en titre, «aux princes italiens».

«Aussitôt», bien sûr, n'est pas dans la lettre mais bien dans l'esprit du texte. Pour éviter le hiatus j'aurais préféré une inversion (!): «Aussitôt s'armera...»

C'est assurément la traduction la meilleure, la plus simple; je le répète: la plus naturelle.

On comprendra qu'on ne peut continuer ces comparaisons minutieuses. Cependant ces dernières, infimes sans doute, peuvent seules rendre compte de la justesse d'une traduction (même d'une traduction-interprétation). Sinon on s'en tiendra à l'agrément de la lecture et on peut préférer une «belle infidèle». Ou alors on lit «dans le texte» et heureux sont alors les véritables «diglottoi», comme disait Leopardi.

Je ne prendrai plus qu'un exemple, le sonnet CCCI, «Valle che dei lamenti miei...»

C'est le sonnet pétrarquique typique. Musical, sensuel, évocateur, à la fois savant et d'une grande simplicité. Quelques inversions, quelques hyperboles, quelques antinomies, etc. C'est Pétrarque qui vous prend sous son charme:

Valle che de' lamenti miei se' piena,  
fiume che spesso del mio pianger cresci,  
fere selvestre, vaghi augelli et pesci,  
che l' una et l' altra verde riva affrena,

aria de' miei sospir' calda et serena,  
dolce sentier che sì amaro riesci,  
colle che mi piacesti, or mi rincresci,  
ov' anchor per usanza Amor mi mena:

ben riconosco in voi l' usate forme,  
non, lasso, in me, che da sì lieta vita  
son fatto albergo d' infinita doglia.

Quinci vedea 'l mio bene; et per queste orme  
torno a vedere ond' al ciel nuda è gita,  
lasciando in terra la sua bella spoglia.

1°) Traduction Gramont. «A la vallée de Vaucluse».

Le texte de Pétrarque résiste à la prose. Comme d'habitude le traducteur a tendance à utiliser des chevilles, par exemple «d'une vie en joies si féconde» pour traduire le simple «da sì lieta vita», «Air que mes soupirs réchauffent et rafraîchissent» pour «aria de' miei sospir' calda e serena»; tandis que «doux sentier dont le but est si amer» est bien peu «poétique» et frise même le faux-sens voulant traduire «dolce sentier che sì amaro riesci», où l'acception ici du verbe «riuscire» ne semble pas bien perçue. Enfin «nuda» est pudiquement transcrit par «sans voile désormais»...

2°) Traduction Genot. Le premier quatrain est traduit durement. C'est rude, cahotant; le contraire de la fluidité lyrique de Pétrarque, même si la traduction est fidèle:

Vallon toujours de mes plaintes rempli,  
fleuve souvent de mes larmes grossi  
Sylvestres animaux, errants oiseaux, poissons  
Que l'une et l'autre verte rive enclôt...

Est-ce que «errants oiseaux» (pas «joli») traduit bien «vaghi augelli»? Les «Vaghe stelle dell' orsa» seraient-elles d'«errantes étoiles»? et non plus des étoiles fixes? Bien sûr que Pétrarque joue sur la polysémie... Mais si en français il faut choisir...?

Le vers «torno a vedere ond' al ciel nuda è gita» est horriblement rendu par «reviens là (sans pronom sujet) d'où au ciel nue est partie»; chef d'œuvre de cacophonie avec ces deux hiatus monosyllabiques: «où au» et «nue est».

3°) Traduction Blanc. Elle est plus agréable que celle de Genot. C'est bien plus harmonieux et la longue phrase qui comprend grammaticalement les deux quatrains et le premier tercet coule sans effort ni heurts.

Cependant, même si ce n'est pas aussi maladroit que pour Genot, la traduction du «torno a vedere ond' al ciel nuda è gita», «Je reviens voir le lieu d'où au ciel nue s'en fut» n'est pas très satisfaisante. Certes «reviens» est pourvu de son indispensable «je», mais le «nue s'en fut» est plutôt divertissant.

4°) Traduction Rochon (*Anthologie* de la Pléiade).

Très bonne traduction, aisée et souple. Les inversions non-respectées lui confèrent un caractère plus agréable en français. On pourrait discuter le «or mi rincresci» traduit par «qu'à présent je hais», peut-être excessif (?), mais cette traduction est une bonne introduction à Pétrarque pour un non-italianiste.

Un seul regret: la platitude du dernier vers: «Abandonnant sa terre une belle dépouille»; le «une» est vraiment trop indéfini (et indifférent) pour Laure et «la sua bella spoglia»!

Rappelons que, comme tout professeur je suppose, je fais moi-même mes traductions pour les nécessités des cours et des explications de texte. Il est rare qu'une traduction «étrangère» satisfasse pleinement le spécialiste d'une langue et/ou d'un auteur. Je proposerai donc, modestement, le texte français que j'utilisais quand j'étudiais Pétrarque avec mes étudiants. Seulement, bien entendu, la version du sonnet CCCI. Le voici:

Vallon qui de ma plainte est rempli tout entier,  
Rivière qui souvent grossis avec mes larmes,  
O bêtes des forêts, doux oiseaux et poissons  
Que l'une et l'autre rive enserme en sa verdure;

Brise chaude et sereine où volent mes soupirs,  
Doux sentier devenu à mon pas si cruel,  
Colline qui me plus, et cause mon ennui  
Où l'habitude encor voit l'amour me guider;

Je connais bien en vous les aspects familiers,  
Hélas, mais non en moi, dont la vie trop heureuse  
N'abrite désormais qu'un infini tourment.

Ici je contemplais mon bien et sur ces traces  
Je reviens voir l'endroit d'où, nue, elle vola  
Au ciel, laissant au sol sa dépouille si belle.

Ce n'est sans doute pas la meilleure traduction possible, mais enfin c'est du français «orecchiabile»; et c'est fidèle à l'esprit du texte de Pétrarque; tout en l'étant, raisonnablement, à la lettre.

Pour conclure nous dirons qu'il n'existe pas, pour l'heure, en français, une traduction de référence du Pétrarque «volgare». A cet égard Dante est beaucoup mieux traité et nous disposons de la traduction «médiévale» de A.Pezard (La Pléiade, 1965), de celle de L.Portier (Le Cerf, 1987) et de celle de J.Risset (Flammarion, 1990).

Quant à Pétrarque, si on n'a pas retraduit le *Canzoniere* à l'occasion du septième centenaire, on ne voit pas ce qui désormais pourrait inciter à le faire à court ou moyen terme; à moins qu'on n'envisage une édition des *Œuvres complètes* dans la Pléiade. Mais serait-ce rentable du point de vue commercial?

Quoi qu'il en soit le problème de l'archaïsme de la langue se posera toujours davantage. Comme on l'a fait depuis longtemps en France pour les œuvres en ancien et moyen français, on commence à publier en Italie les œuvres classiques avec des «traductions» en langue moderne en regard du texte original, à la manière des éditions bilingues. On l'a récemment fait (à l'occasion du deuxième centenaire) pour *Il Giorno* de Parini, texte pourtant assez récent, mais, reconnaissons-le, d'une syntaxe particulièrement torturée et d'un vocabulaire précieux et archaïsant; comme c'est le cas pour une bonne partie, aussi, des *Canti* de Leopardi.

S'agissant d'un texte satirique ou parodique comme *Il Giorno*, où les passages vraiment «poétiques» (lyriques, si l'on préfère) sont très peu nombreux, la traduction en italien (ou français) moderne ne présente pas de gros inconvénient. C'est un texte d'intérêt surtout documentaire. Mais s'agissant de Pétrarque ou de Leopardi où l'on trouve (pas toujours mais le plus souvent) «de la musique avant toute chose»? Une telle transcription, c'est la poésie qu'on assassine...

Comme on lit de moins en moins, chacun dans sa propre langue, la poésie, on peut raisonnablement penser qu'on lira encore moins des traductions d'œuvres poétiques. A présent Erato, enveloppée de longs voiles de deuil, erre en se lamentant, fantôme qu'à peine quelques «happy (?) few» (vraiment très «few») entraperçoivent et vaguement parfois entendent...

Cependant il y aura toujours quelque infime et menu espoir.

Ainsi à l'occasion du colloque international «*Pétrarque: un humanisme de Paix pour le troisième millénaire*» que nous avons organisé (22-23-24 septembre 2004) à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, un artiste avignonnais, J.J. Laffargue, a présenté une exposition de dessins illustrant certains passages du *Canzoniere*. Il l'a intitulée «*Canzoniere: une paix inquiète*». Titre qui exprime avec justesse la dialectique oppositionnelle de Pétrarque. Sous chaque dessin était reproduit le texte de Pétrarque qui l'avait inspiré. J.J. Laffargue m'a dit qu'il avait lu les traductions disponibles que nous avons examinées ci-dessus. Il n'en était pas entièrement satisfait

en ce qui concerne les correspondances qu'il entrevoyait avec ses propres dessins. Il a donc décidé de traduire lui-même ce qui lui servait. Et ces traductions (très fragmentaires, certes) ne sont pas négligeables.

Nous ne citerons que quelques vers qui témoignent de la fidélité de cette traduction non érudite mais faite en *sympathie*. Il s'agit des vers 161-166 de l'envoi de la Canzone XXIII («Nel dolce tempo de la prima etade»):

Canzon, i' non fu' mai quel nuvol d'oro  
che poi discese in pretiosa pioggia,  
sì che 'l foco di Giove in parte spense;  
ma fui ben fiamma ch'un bel guardo accense,  
et fui l' uccel che più per l'aere poggia,  
alzando lei che ne' miei detti honoro.

Voici la traduction:

Chanson, je ne fus jamais cette nue d'or  
Qui plus tard s'abattit en précieuse pluie  
Telle que le feu de Jupiter elle éteignit en partie;  
Mais je fus bien une flamme qu'un beau regard allume  
Et je fus l'oiseau qui au plus haut des airs s'envole  
Elevant celle que dans mes dits j'honore.

Il est réconfortant de voir qu'un «non addetto ai lavori» traduise ainsi «ce qu'il aime»; sans autre raison.

Il nous plaît de terminer par cette auto-évocation du Poète sous la forme d'un oiseau enflammé, d'une sorte de phénix renaissant dans les flammes de l'amour et s'élevant jusqu'au séjour céleste, au contraire de la pluie d'or jupitérienne s'abattant sur Danaé charnelle et terrestre.

Une traduction arrivera-t-elle jamais à «faire passer», outre le rythme et la mélodie, et l'essor et la flamme?

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTHOUIL, G. (1981): «Leopardi et la traduction», en Leopardi (1981).  
BLANC, B. (1988): *Canzoniere. Le Chansonnier*, Paris, Classiques Garnier.  
CIORANESCU, A. (1970): *L'Arioste en France des origines à la fin du XVIII siècle*, Genève, Slatkine.  
GENOT, G. (1969): *Le Chansonnier*, Paris, Aubier-Flammarion.  
GRAMONT, F.L. de (1842): *Pétrarque. Canzoniere*, Paris, Gallimard (rééd. 1983)  
NARDONE, J.L (1998): *Pétrarque et le pétrarquisme*, Paris, P.U.F.  
LEOPARDI, G. (1981): *Canti*. Intr. et trad. G. Barthouil, Avignon, Aubanel.

